

L'esprit de la nuit

© Benoît R. Sorel, janvier 2016

Enfin dehors ! La nuit est tombée depuis plusieurs heures. Le vent souffle, doucement, pour une fois, mais la pluie semble ne pas vouloir s'arrêter. Je dois manger prestement, dommage. Ce soir au menu c'est poisson, ça change du poulet. Brrh ! Ce doit être ça l'hiver, le vent, la pluie, le froid. C'est mon premier.

Au bas de la porte d'entrée, là où la pluie tombe rarement, résonnent alors des petits bruits secs et des craquements, puis un bruit de boîte vide qui tombe au sol. Encore quelques craquements, puis le silence s'installe, tacheté seulement du clapotis des gouttes d'eau. Devant la porte, dans la cour, des mares se sont formées et, dans le fossé, le niveau de l'eau est monté. La petite haie qui le surplombe dégouline comme une vieille brosse mouillée. Obscurité, froid, humidité.

Au début je n'aimais pas cette sensation, je me secouais sans cesse les pieds. Mais j'ai dû m'y habituer : on ne peut pas faire autrement. Même la cour qui est sans herbe est parfois complètement mouillée. Ah ! Que j'étais bien à l'intérieur. Je rêvais de ces petites boules sombres et furtives, de ces petites ficelles, qui s'agitent sans cesse une fois qu'on les a attrapées. Mais ... cela ne restera peut-être pas qu'un rêve, après tout. Oui : la pluie faiblit. Je vois même des étoiles. Elles scintillent si on les regarde avec attention. Tiens, il y a du bruit. Cela vient-il du jardin ? Bon, je vais aller voir.

Dans la maison la soirée se termine. L'écran est éteint, l'arrivée d'eau est fermée pour la nuit, le feu est alimenté une dernière fois d'une grosse bûche. En écartant les rideaux, entre les nuages, les étoiles et la lune qui honore de sa présence jettent leur lumière sur la cour et sur le grand jardin. Celui-ci est entouré d'une haute ceinture noire, qui par moments vacille doucement dans le vent – silhouettes lugubres des arbres en hiver. Au sol, on devine des lignes qui quadrillent l'espace et qui semblent avoir toujours été là. Mais ces lignes ont une histoire récente. D'abord imaginées par un esprit rationnel, un corps énergétique les a ensuite comme moulées dans la prairie. Puis en suivant ces lignes une tondeuse particulièrement endurante a tondu, et tondu, et tondu, pendant que dans les espaces qu'elle délimitait, des plantes volumineuses naissaient et s'élevaient, mourraient puis s'élevaient à nouveau. Désormais l'espace du jardin est partagé entre prairie, allées et cultures. En cette période de l'année, à cette heure-ci de la nuit, il y a bien peu de silhouettes de plantes que l'on puisse distinguer. Le jardin dort. L'hiver est là, le froid, la pluie rancunière qui part mais reviendra sans aucun doute, le vent caractériel qui soit souffle en tempête, soit en brise si faible que les sons semblent être trop fainéants pour se déplacer par eux-mêmes. Et cette nuit, la lumière céleste peint le jardin en teintes bleues, noires et grises.

Gris et marron, petits et ronds ils sont. Ainsi les voit-on quand on les attrape en plein jour. Cette nuit je sens leur présence : la pluie a noyé leurs galeries, leurs terriers, ils ont besoin de prendre de sortir et de manger. Encore faut-il que je m'approche d'eux. D'abord traverser la cour, puis sauter sur le tas de vieilles tôles, puis sur la bâche noire qui recouvre du bois venu d'ailleurs. Oui, son odeur forte n'est pas celle du jardin, mais je m'y suis habitué. D'ailleurs j'ai vu ce qui va lui arriver. C'est tout un spectacle ! Fascinant, hypnotisant, qui fait un peu peur parfois, qui me réveille même dès fois. Sa fin donne la chaleur, et c'est très agréable. Ah, après le tas de bois maintenant ces surfaces en pente douce. Je les contourne, car j'y ai glissé plus d'une fois, et cela le fait bien rire. Parfois je crois qu'il fait exprès de m'appeler vers lui, juste pour le plaisir de me voir faire l'équilibriste sur ces parois inclinées. Mais bon, je l'aime beaucoup. Et enfin, le voila, le grand espace, la grande étendue. L'herbe n'y est pas partout pareille. Par endroits de l'herbe morte recouvre tout le sol. J'aime y marcher, c'est propre et sec. Et en été j'adore m'y rouler et parfois même y

faire un petit somme. Allons voir les poules. Ah non, elles dorment ! C'est pas rigolo, elles ne bougent pas la nuit. Le jour, quand elles picorent, je veux souvent toucher leurs plumes, et elles me font les gros yeux. Bah, maintenant je suis aussi grand et gros qu'elles : nous sommes égaux. Et comme je suis plus âgé, j'ai moins peur dans cette grande étendue, j'ai le courage d'aller seul. Avant, en été quand il faisait chaud et que j'étais petit, je me réfugiais dans la cabane des poules pour y dormir un brin. Parfois j'y trouvais une chose un peu ronde et dure dans la paille, et je ne savais pas encore qu'on peut les manger.

Les nuages se sont levés, la nuit est pleinement éveillée. La voie lactée envoie sa lumière et le ciel semble absorber la chaleur : la température baisse et l'herbe devient rigide. Derrière quelques plants d'artichauts, que le faux automne a rendu bien trop grands, même la lumière du jour ne parvient plus. Alors en cette nuit froide, les cristaux de gel s'y forment en premier. C'est là aussi que, sous les grandes feuilles, sous le foin étalé qui couvre la terre comme un manteau, des petits bruits se font entendre. Des petits couinements. Tout le jardin ne dort pas ! Plusieurs petites bêtes, agitées, hirsutes, écartent frénétiquement le foin pour sortir de leur galerie et commencent à grignoter les feuilles d'artichaut au ras de terre !

Arrivé près de la cabane aux poules, je n'arrive pas à me décider. Il y a des tas de bois pas loin, où j'en ai déjà attrapé. Il y a des grandes plantes, que parfois j'ai vu frémir, presque tressauter, sans en voir la cause. Il y a la grande allée qui se prolonge très loin. Je n'aime pas trop aller loin, il y a d'autres territoires. Une fois je l'ai vu, le blanc, mais il m'a ignoré quand je suis allé vers lui. Le noir est-il peut-être aussi dans ces parages ? Je ne l'aime pas, enfin, c'est lui qui ne m'aime pas. Il ne veut pas jouer, il me laisse le ventre vide. Pour qui se prend-il ? Il est rapide. Mais moi aussi maintenant je suis grand. Qu'est-ce que ... ? Ce grondement, d'où vient-il ? Il se rapproche, il file, très vite. Vite ! Je dois... C'est de l'autre côté du jardin, dans le village, ouf ! J'y vais parfois dans le village, dans la boîte. Le bruit s'éloigne déjà, infernal, un rugissement, soudain très aigu. Un cri. Qu'est-ce qui se passe ? J'entends des gens. Ils crient. Des bruits forts, des sons qui vont et viennent, qui montent et qui descendent. Plein de lumières rouges et bleues, qui dansent, se projetant sur les arbres. Je ne comprends pas ce qui se passe. Si j'étais grand comme un arbre, je verrais tout. Ça me plairait d'être aussi grand pour voir loin, car je suis très curieux. Tiens, que vois-je ? Un petit être qui monte. Il va vers le ciel. Je crois qu'il m'a vu, il se rapproche. Il me dit que je suis beau comme une lumière douce, qu'il aimerait bien jouer avec moi dans ce grand jardin, mais qu'il doit partir. Je lui dis de ne pas s'en faire, et que je suis là pour veiller sur l'ordre des choses. Il sourit et disparaît dans la nuit. Puis les étoiles brillent à nouveau, et le silence revient. Et moi, je me suis enfin décidé : je vais aller explorer les grandes plantes, pour y tenter ma chance.

Drôles de plantes que ces artichauts : plantes primitives, au feuillage trop grand. Domestiquées du printemps à l'automne, en hiver elles prennent parfois une apparence sauvage. On veut les cultiver, elles en profitent. Il ne faut pas s'alarmer, c'est sans danger, c'est bon pour la liberté. Au pied, ces grandes feuilles sont presque blanches. On les croit solides, mais on les casse d'une seule main : il ne faut pas se fier aux apparences. Les tiges, c'est une autre histoire. Quand la plante a donné, on voudrait les enlever rapidement, mais elles ne se laissent pas faire, il faut user de la cisaille. Raides comme des triques elles n'iront pas au composteur mais sur le talus, un talus qui se fait petit à petit en y amoncelant et en y alignant tout le vieux bois. Il se décompose, procure le gîte et le couvert pour d'innombrables bestioles plus ou moins grosses : une pouponnière ou un garde-manger, c'est selon. Revenons à l'artichaut. Parfois poussé grand et beau, se multipliant et délectant les palais, soudain il sombre. Il tombe sur le côté, comme un vieux balai usé, sans prévenir. C'est que le trognon aura été grignoté, systématiquement, on voit les coups de dents. Peste, pourquoi donc ? Y a-t-il famine dans les galeries, ou surpopulation ? L'ennemi est-il petit ou est-ce son grand-frère, dont la seule évocation du nom suffit à faire trembler les bonnes familles ? Que faire ? Le piège attrape les petits gloutons, mais encore – un signe qui ne trompe pas – les plants continuent à perdre aplomb. Fatalité et mauvaise conscience, ou bien la solution a-t-elle aussi des dents ?

J'aime les étoiles, elles font briller mon pelage roux. Mais je dois les quitter, car je vais aller dans l'ombre noire, sous les grandes feuilles. Ma tête est à hauteur du sol, je sens, j'écoute, je regarde. Le moindre frémissement parvient à mes oreilles parfaites. Là, le petit bruit. Doucement, marcher très lentement, me poster. Une feuille tressaute. J'entends qu'on rogne et qu'on croque, là où le foin est écarté. Et ... non, rien. Me suis-je trompé ? Je dois mieux regarder, mieux écouter. Oui, de l'autre côté. Non, cela s'arrête à nouveau. Je vais attendre. Je peux attendre très longtemps, je suis très patient. Le temps ne compte pas, la nuit ne fait que commencer. Plic ! Ploc ! Zut, la pluie revient. Des gouttes molles, froides et gluantes. Je dois faire vite. Ça y est, il est là, je le vois ! Ramassé sur lui-même, il ronger la base de la feuille. Il essaie de l'entourer de ses petites pattes, il fait croire qu'il l'aime. La plante est-elle dupe ? Je m'en fiche de le savoir. Mes yeux percent la noirceur, mon pelage absorbe le bruit de mon souffle et le bruit de mes muscles qui se tendent. Le bond sera fulgurant, mes griffes sont aiguisées, je les sors de leur fourreau. Je saute.

Dans la cour, sous la voiture, je suis content. Mon trophée, ramené du jardin dans ma gueule, ne bouge plus. Je me frotte contre lui, je me roule à ses côtés, le campagnol marron-gris est immobile. Je ne l'ai pas vu monter au ciel. Peut-être que pour lui il n'y a pas de distance entre la terre et le ciel, pas de frontière. Je suis content de vivre dans ce grand jardin, que mon maître entretient. Moi je l'assiste à ma façon. Dans un jardin, la mort a toujours un sens.

L'esprit de la Nuit, © Benoît R. Sorel, janvier 2016